

Rosy & Sergio



Le Sounds, un des plus anciens clubs de jazz de Bruxelles vient de fêter avec faste, ses 20 ans d'existence. Occasion unique de rencontrer le "patron" de l'endroit. Sergio, c'est l'Italie et avec le temps un petit quelque chose en plus de typiquement bruxellois. Une personnalité haute en couleurs, une "gueule", une franchise assez rare mais surtout un grand amoureux du jazz et de ses acteurs.

Propos recueillis par Etienne Payen

Comment vous êtes-vous retrouvé au Sounds?

Le Sounds n'existait pas encore, car c'était un restaurant qui était fermé depuis longtemps. Je vivais alors à Berlin où je tenais un magasin de vêtements et ma femme travaillait dans un café où jouaient des orchestres. Berlin était très hot en 1978, très vivant pour les jeunes allemands qui désiraient éviter le service militaire. La ville vivait 24 heures sur 24 et il y avait de la musique dans de nombreux endroits. Mais nous avons eu un temps envie de changer d'univers. Nous connaissions un belge qui tenait un café place Jourdan, et qui nous a laissé son établissement pour trois mois. Nous ne connaissions personne et ne parlions pas français. Cela a superbement bien démarré et une autre rencontre nous a indiqué ce restaurant qui était fermé. L'endroit nous a plu, et nous nous sommes lancés.

Directement avec le jazz?

Non au contraire, avec tout sauf du jazz car nous étions très proches du Bierodrome véritable institution. Et par respect pour celui-ci, je ne voulais pas jouer au démineur. Nous ouvrons donc le 10 Avril 1986, au départ uniquement comme café car il y avait une très grosse taxe d'ouverture pour les soirées musicales.

On arrive quand même bien au jazz, je suppose?

Au départ, on a commencé avec Marc Lelangue avec un concert par semaine et cela marchait bien. Étrangement, pour nous qui venions de Berlin, nous trouvions qu'il y avait beaucoup d'agressivité dans la ville. Notre public était constitué à ce moment-là de groupes, style blouson de cuir. C'est une question de culture car jamais à Berlin, je

n'avais connu cette violence. Ensuite, nous avons eu l'occasion de fréquenter le Bierodrome, et d'être présenté au patron par des musiciens qui jouaient chez nous. Il est venu nous voir et nous lui avons expliqué "que par respect " pour lui, nous ne programmions pas de jazz. Cette vision des choses lui a plu et il nous a dès lors proposé de partager son affiche.

Je ne connaissais du jazz que les grands classiques. On a donc commencé le vendredi avec du jazz moderne. Et le samedi, avec une autre musique, ce qui nous a permis de jouer sur les deux tableaux et de ne pas mélanger les genres et les styles. Le succès n'a fait que grandir au point de couvrir tous les jours de la semaine. A l'exception du dimanche qui est notre jour de repos.

On pourrait même ouvrir le dimanche car il y a une demande tant les groupes sont nombreux sur le marché. Mais cela fait vingt ans, que je me tiens derrière mon bar tous les soirs à partir de vingt heures jusqu'à la fermeture. Il faut se battre pour tenir sa place car nous n'avons pas de subsides publics et tenir vingt ans est déjà une victoire. Mais, il faut se donner tant que c'est possible.

Nous n'avons pas d'autres ressources pour vivre que notre club. Et le fait que cela marche bien nous étonne toujours autant.

Toujours le succès au rendez vous, jamais de passe difficile?

Si, lors de l'ouverture du Kaai, car il y avait beaucoup de répétitions avec des musiciens qui jouaient souvent ici, comme Aka Moon. Mais leur musique était devenue à un moment trop intellectuelle, trop difficile et trop improvisée. Les musiciens trouvent normal de rivaliser entre eux par des démonstrations d'accords impossibles; mais le spectateur "normal" était déboussolé. Les salles ont commencé à se vider durant les concerts.

Et le public avait peut-être raison?

Oui peut-être? Certains groupes qui avaient entrepris cette démarche de la scène improvisée ont du faire marche arrière. Bien sûr, ce type de musique a ouvert de nouvelles voies (voix). Mais, nous ne pouvions tenir un club uniquement avec ce type de musique parfois lourde à écouter. Surtout à Bruxelles, qui reste une petite ville à l'activité nocturne, et de plus, nous sommes hors d'un circuit touristique.

Question importante, l'indépendance du sounds?

Je pourrais changer de statut en "réclamant de l'argent public". Mais ce n'est pas mon style de frapper aux portes pour demander. Pourtant, nous pourrions être reconnus après vingt ans d'existence, comme endroit de culture, contrairement à certains endroits qui en profitent et n'ont que très peu d'activité courante, organisant un concert de temps

en temps. Tout cela me dérange un peu. Nous sommes un de plus vieux clubs de Bruxelles, et organisons six concerts par semaine. Si on m'en donne un jour, tant mieux; mais je me méfierai toujours du droit de regard de l'institution qui me le donnerait et qui risquerait de mettre son nez dans mon programme.

Qui fait quoi dans le club?

Je m'occupe de la programmation et des contacts avec les groupes, ainsi que la sonorisation et de la technique. Ma femme gère le club et le bar. Mais nous sommes évidemment polyvalents. Nous recevons énormément de cds. Il y a plus de demandes qu'il n'existe de clubs. On pourrait faire cinq concerts par jour tant la demande est grande.

Comment choisissez vous?

Par mes oreilles. Nous avons ciblé aujourd'hui notre public et apparemment cela ne marche pas trop mal. Et si un groupe fonctionne moins bien, cela ne signifie évidemment pas qu'il joue mal, mais plutôt que son style ne convient pas au Sounds.

Et vous, quel est votre jazz?

Celui des grands évidemment. Les Miles, Coltrane, mais aussi beaucoup de bons musiciens belges. Quand aux américains, on pense toujours qu'ils sont les meilleurs mais je ne suis pas tout à fait d'accord. Beaucoup de musiciens belges ou européens les dépassent parfois en qualité. Mais la différence vient surtout de la vision du public. Quand c'est américain, cela marche toujours mieux. Le jazz aujourd'hui n'est plus uniquement américain mais de culture mondiale. Mais des majors-comme Blue Note- imposent leur style et dirigent tout. Il faut savoir qu'aux States, il n'est pas rare qu'un musicien gagne 50 euros par soirée à New York, et en Europe parfois jusque 5000 euros.

Pourtant, il faut bien admettre que les concerts américains dégagent un souffle et un enthousiasme qu'on ne retrouve pas toujours dans le jazz européen?

Vous avez raison et je pense que c'est une question de travail . Chez nous, les musiciens sont parfois en retard ou hésitent à jouer longtemps ensemble pour parfois trop vite se diriger vers d'autres groupes. Aux States c'est différent, les artistes sont là pour jouer et ils doivent être au top de leur forme car il y a beaucoup de concurrence. Ils peuvent faire jusque 3 gigs (concerts) par soirée. Donc ils jouent souvent et ont l'habitude de le faire ensemble.

Chez nous, un groupe se forme et existe parfois très peu de temps car les musiciens participent à trop de formations différentes.

Donc créer un noyau bien rodé (et donc le souffle qui en découle) est trop difficile.

Déjà au niveau des répétitions me disiez-vous, vous voyez une différence. Est-ce typiquement belge?

Belge je ne sais pas, mais ce qui est certain, c'est que les américains répètent énormément. Chez nous, et étant italien, ce n'est pas un parti pris, les flamands sont plus précis et en veulent plus que les formations francophones qui le prennent parfois plus à la légère. Les horaires ne sont pas toujours respectés et ne parlons des artistes français qui me disent parfois quand je leur signale que c'est l'heure, qu'ils vont encore griller une petite cigarette!

Qu'est ce qui a changé en vingt ans chez les musiciens?

Autrefois, il fallait avoir trente ans pour être mûr. Aujourd'hui, les jeunes sont plus vite prêts. Soit parce qu'ils travaillent plus, ou parce qu'ils sont hyper doués. Soit ils sont passés par les conservatoires qui existent depuis maintenant 20 ans. Mais en même temps, ils prennent leur temps, ne se lancent pas tout de suite dans la musique intellectuelle qu'on ne comprend pas toujours très bien. Pendant un moment, tous les groupes ont imité le style (inimitable) d'Aka Moon. Non pas que c'était interdit de copier ou de s'inspirer, mais tous n'avaient pas forcément le charisme des leaders de ce groupe qui ont tous fait une belle carrière en solo.

Et chez vous, qu'est-ce qui a changé?

On est plus à l'aise financièrement sans pour autant être tranquille. Car tout succès est relatif et toujours basé sur le provisoire.

Et chez le public?

Le club ne change pas mais la ville change. En raison de la présence des Européens et de la clientèle cosmopolite des grands hôtels. Nous y déposons, ma femme et moi chaque semaine notre programme, et recevons régulièrement des demandes de réservation pour le soir. Un vrai travail de fournis et de vrais indépendants.

Qu'est-ce qui vous différencie des autres clubs?

Difficile à dire; mais les musiciens qui y passent sont généralement enthousiastes et se le disent. Le public est souvent attentif et l'acoustique est bonne. Et enfin, vu la structure du club, on voit bien la scène de partout. Les musiciens sont proches du public et sont souvent "respectueux" de l'endroit car ils sentent que les murs transpirent du passage de leurs aînés.

Est-il encore possible d'avoir justement encore des grands internationaux dans un "petit club" de Bruxelles?

En toute modestie, je pense être respecté dans le circuit. Et je pense respecter les musiciens. Si je n'ai pas bien vendu, je ne diminuerai pas le cachet des musiciens. C'est à moi d'assurer le risque, pas à eux. C'est une question de respect. Les grands ont parfois un jour de relâche dans leur tournée et au lieu de s'embêter dans leur hôtel, et via le téléphone arabe entre eux, savent qu'ils risquent de faire une belle prestation chez nous.

Ils aiment ces petites salles où ils sentent le souffle du public directement sur eux; bien loin de

grandes salles avec barrières.

Le vrai jazz se joue dans ces clubs même si les grands festivals ont le moyens de présenter des choses extraordinaires. Mais ces grandes manifestations ressemblent parfois à une braderie, où à une porte ouverte, et même parfois à de simples fiesta.

Avez-vous pensé à produire des groupes?

Nous avons déjà tellement de choses à faire. Chaque année, à l'exception de cette année pour la Coupe du monde où nous mettrons un écran géant entre deux groupes de jazz, je profite de mes vacances pour aller voir de nouveaux groupes. Enfin pas au début car j'ai besoin de laisser mes oreilles tranquilles.

C'est ainsi que j'ai eu le plaisir de découvrir en Italie, le jeune trompettiste Raffaële Casarano, que j'ai par un heureux concours de circonstances présenté à Paolo Frésu. Et ils viennent de sortir un disque ensemble, qui comporte un morceau intitulé " Rue de la Tulipe", qui est la rue de notre club. Sorte d'hommage au club et à cette rencontre.

Réagissez-vous encore à un bon son de trompette après en avoir tant entendus?

Plutôt à un beau son de saxo. Il y a toujours dans la soirée un moment d'émotion chez moi. Notre argent sert à faire un beau travail. Et le public nous encourage chaque soir par sa présence à continuer. Non pas pour cet argent (il en faut quand même) mais justement pour ce beau son de saxo.